Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 38

Artikel: Carrousels
Autor: Mérine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214961

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

57me ANNÉE — N° 38. Samedi 20 septembre 1919.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 *(1er étage).*
Administration *(abonnements, changements d'adresse),*
Imprimerie Ami FATIO & Cie, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : *Suisse,* un an, Fr. 5 50 ; six mois, Fr. 3 — *Etranger,* un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : **Canton,** 15 cent. — **Suisse,** 20 cent. **Etranger,** 25 cent. — **Réclames,** 50 cent. la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 20 septembre 1919. — Le Jeûne fédéral d'autrefois. — Carrousels (Mérine). — La féna dou brakonié (Luvi dou Prâ d'Amon). — Correspondance de guerre (suite). — Feuilleton : Du Jorat au St-Théodule (O. Badel), suite. — Boutades.

LE JEUNE FÉDÉRAL D'AUTREFOIS [1]

Mon grand-père me racontait que dans son temps, à Morges, le jour du Jeûne fédéral était solennellement célébré. La municipalité levait une section de grenadiers, commandée par le capitaine Soutter ; elle avait son poste au Manège (ancien atelier Wenger, ancien cimetière, où réside actuellement notre bon capitaine d'artillerie Brélaz, notaire). La section de grenadiers se divisait en deux. Une partie se trouvait dans une petite maison, malheureusement disparue, ancien poste de garde à l'entrée de la ville, placé entre l'église et la maison Leresche ; elle servait de logement au marguiller, famille Grivel, dont le dernier de la dynastie fut Marc. A 3 heures juste, la veille du Jeûne, nos bons grenadiers avec leurs gros shakos, parcouraient les rues ; au premier des établissements qui devaient être fermés par la loi cantonale, le sergent allait lever le péclet et il disait à son capitaine : « Tout est fermé, on ne risque rien ! » et il rentrait dans le rang. Le capitaine commandait : « Garde à vous, par le flanc droite, droite, portez armes ! » et ainsi de suite, la section constatait la fermeture de tous les établissements de la ville.

Il est samedi 14 septembre 1843, à 3 heures après-midi. Les deux petites cloches sont en branle, annonçant une prière au temple, à laquelle se rendent quelques vieilles demoiselles, une dizaine de bons vieux, quelques membres des conseils de l'Eglise et les paroissiens qui ont le temps d'y assister, car dans toutes les maisons c'est jour de grande revue. Les ménagères ont fort à faire ; depuis la cave au grenier, tout est balayé, récuré, nettoyé ; à la cuisine, les tabourets, les cassettes et les coquemars, il faut que tout soit propre comme un oignon. Les boutiques des maîtres d'état sont nettoyées à fond. Le soir, tout est calme, pas un bruit ne s'entend dans la rue, les chars ne circulent plus et l'on n'entendait pas encore les trompes d'automobiles. Les amis n'ont pas d'autres ressources que d'aller les uns chez les autres partager le verre de l'amitié.

Dimanche, à 8 heures du matin, toutes les cloches sont en branle. Messieurs les régents ont l'ordre de se remplacer simultanément pour lire des versets de la Bible en attendant les membres de l'Eglise nationale qui viennent en foule. Pour pouvoir s'asseoir au temple, il fallait y pénétrer longtemps avant la sonnerie. Il faut dire qu'à cette époque on ne parlait pas d'Eglise libre et de sectes de toutes les couleurs, pas même de la tente de la Convention ; celles-ci, plutôt que de faire du bien, amènent du doute dans les âmes, troublent les esprits et agitent les chrétiens.

A 8 heures trois quarts, pas une place dans notre vaste édifice n'est inoccupée ; les dames en retard — il y en avait déjà — se voient dans l'obligation d'aller chercher des chaises dans les cafés vis-à-vis, à la *Ville de Lyon* et à la *Comète*. Tout juste, un passage reste-t-il pour M. le premier ministre Leresche ; il monte en chaire et, après avoir lu le mandement, commence son sermon, assez... long. Ce jour-là, M. le pasteur est sévère, il dit tout ce qu'il pense de bon, il ne craint pas d'humilier ses ouailles en affirmant que les péchés des magistrats, les péchés du peuple souillent ce pays et ses habitants. Le pasteur dit les meilleures vérités qui partent de son cœur, après quoi l'assemblée entonnait le Psaume 51, *Miséricorde et grâce, ô Dieu des cieux*. Le culte se prolongeait jusqu'à 11 heures et demie. A la sortie, passaient tous les magistrats qui, au chœur du temple, avaient leurs places réservées et marquées. Au sermon du Jeûne, pas un magistrat, pas un fonctionnaire, n'aurait osé laisser sa stalle vide. La génération actuelle se souvient encore d'avoir lu sur les anciens bancs : *place de M. le président du tribunal, place de M. le préfet, place de M. le syndic*, et ainsi de suite à toutes les places.

A midi, deuxième sermon par le deuxième ministre, M. Gindroz, sermon qui dure jusqu'à deux heures ; ensuite, nouvelle lecture biblique par un instituteur jusqu'à trois heures et, après une suite de prières, les cultes se terminent à quatre heures.

Alors, seulement, tous rentrent à la maison pour attaquer le ou les gâteaux aux pruneaux ; toutes les familles, pauvres ou riches, avaient le leur. Un vieil arpenteur avait calculé que pour le canton de Vaud seul, tous les gâteaux réunis représentaient une surface de huit poses. Ensuite, tout est calme ; les amis se réunissent comme la veille et s'en vont tranquillement se reposer. Pour les jeunes gens, c'est un jour assez triste. A cette époque, on ne parlait ni de chemins de fer, encore moins d'automobiles. Tous les cafés étant fermés, ils devaient faire une lieue à pied pour se désaltérer ; à cette distance seulement, ils étaient considérés comme étrangers et avaient le droit de se faire servir.

Le Jeûne fédéral était le jour de sortie pour les aubergistes et les autres personnes empêchées de fermer boutique les dimanches. Chacun allait de son côté, beaucoup de familles de Morges allaient en Savoie ou ailleurs par le bateau ; une de ces familles avait pris la grand'mère, qui fut scandalisée de la façon dont on repectait le Jeûne fédéral de l'autre côté du lac et de la conduite des Savoyards. « Pense donc, Lisette, ces gens-là n'ont point de religion ; ils jouent aux quilles, dansent aux sons des harmonicas dans tous les cabarets ; aussi, si le bon Dieu est juste, ils seront punis comme ils le méritent. »

Le soir, les grenadiers font une dernière tournée ; tout est paisible, ils n'ont rien à dire. Pas un chat dans les établissements.

Le lundi, à 8 heures du matin, la cloche sonne pour la séance de la municipalité. C'est seulement à ce moment que les aubergistes peuvent rouvrir leurs établissements. Quelques rares clients vont boire ensemble un demi-pot, contents de leur Jeûne, mais ne désirant pas cependant qu'il se répète tous les dimanches.

[1] Extrait du *Journal de Morges* du 17 septembre 1912.

Amour et réalité. — Elle. — Certainement, ce me sera un bonheur de partager vos joies et vos soucis.

Lui. — Mais je n'ai pas de soucis.

Elle. — Quand nous serons mariés vous en aurez. — G.

La joie d'être grand-père. — Grand-père fait chevaucher son petit-fils sur ses genoux.

— Ça t'amuse ? demande la maman.

— Oui, mais j'aimerais mieux galoper sur un vrai âne. — G.

CARROUSELS

Les souvenirs d'enfan-an-ce
Ne s'effa-a-cent jamais.

Il y a cinquante ans aucune fête n'était complète sans carrousel, ou mieux manège de chevaux de bois, pour parler français.

Ces engins étaient alors modestes. La forme générale est cependant restée la même, c'est toujours un gigantesque parapluie en toile blanche qui tourne, mais c'est ce qui se trouve dessous qui a suivi le progrès !

Dans notre jeunesse, nous nous contentions, et comment, d'enfourcher de petits chevaux blancs, noirs ou alezans, à la crinière hérissée, aux yeux allumés et aux naseaux vermillonnés, les fillettes se plaisaient dans des caisses dénommées voitures. Ça coûtait *disse* pour grimper sur un cheval et *cinque* pour aller en voiture. Les tout petiots qui voulaient faire aux grands garçons étaient soigneusement attachés à leurs chevaux pour éviter les chutes. Et ça tournait sinon aussi bien qu'aujourd'hui, au moins dans le même sens, aux sons d'une modeste « segnôle » actionnée généralement par la femme ou la fille du propriétaire, qui moulait des airs que nous avons tous encore dans les oreilles. Deux hommes vigoureux faisaient tourner l'ensemble à force de bras. Et puis il y avait une potence extérieure à la piste du carrousel, à laquelle des boucles étaient fixées, boucles que l'on pouvait enlever avec un « poignard » ; lorsqu'on avait réussi à « cueillir » trois boucles, on avait droit à un tour gratis. C'était toujours les dégourdis, les bien bâtis (on ne disait pas encore les *costauds*) qui étaient favorisés.

Puis les choses changèrent ; on vit d'abord des carrousels à étages, avec quinquerne perfectionnée et chevaux plus allants, plus « pur sang » ; les véhicules en forme de palanquins étaient non plus habillés de vulgaire calicot, comme jadis, mais de velours pailleté. Un beau, bon et pacifique cheval (pas en bois celui-là) faisait marcher la machine. Alors les pauvres carrousels qui avaient le malheur d'avoir des concurrents pareils sur une place de fête tournaient à vide, tristement délaissés au son de leur lamentable et lugubre musique.

Ce jourd'hui un modèle encore plus moderne a surgi : c'est le carrousel à bateaux ou à aéroplanes. Une illumination à l'acétylène, qui pue l'ail, a remplacé les lampes à pétrole; un orchestrion-fanfare mû, comme le carrousel lui-même, au moyen d'un moteur, a remplacé la quinquerne et le cheval du carrousel à étages, lequel a été détrôné à son tour. Et les chefs de familles nombreuses ont constaté avec terreur que les prix ont augmenté ! oui, ma chère, ça coûte *vingte* aujourd'hui pour faire *trois p'tits tours*, alors qu'autrefois pour *disse* on en avait jusqu'à se donner des vertiges et même. . des nausées.

Des vieux carrousels on n'en parle plus, mais leur souvenir restera toujours vivant dans nos cœurs. MÉRINE.

AD. FERRIÈRE. — *Les Eglises éthiciennes et la méthode moderniste* (Genève, Imprimerie générale, Pélisserie, 18. 1 fr. 50). — L'auteur de cet opuscule suggestif est l'auteur de la *Loi du progrès en biologie et sociologie* et de *La science et la foi*. Il est aussi directeur du journal l'*Essor*. La thèse de l'auteur est celle-ci : plus profondément ancrée dans le cœur de l'homme que ne le sont *les* religions, il y a *la* religion qui est une dans son essence dynamique. L'ouvrage de M. Jean Wagner, de Lausanne, sur les Eglises éthiciennes d'Amérique et d'Angleterre est soumis à une critique serrée dont le psychologue prend prétexte pour exposer ce qu'il considère comme l'essence psychologique et philosophique de toute religion.

LA FÉNA DOU BRAKONIÉ

(Patois gruyérien).

LUVI ou Brako et Tiéno à Merlet iran dou vilye j'èmi et dou j'inradji brakonié ke l'avan dza balyi bin dou fi a rétouâdre ou garde-chasse. L'avan todoulon pu pachâ intrémi di gotê, ma n'in falyè di rujè po ne pâ chè fére a prindre.

Luvi n'irê pâ mariâ, ma le Tiéno à Merlet irè inkoblia d'ouna granta chétze ke l'avi na pliètina bin ratheria, on vretablio rajia. Pâ fôta dè vo dere ke, kemin totè lè fémalè, ne chè puyi pâ vuerdâ grantin otiè ; achetou ke na vejena lou rakontè on chekrè, nouthrè dathè l'an la medzéjon ou bè dè la linvua. Ache, Tiéno l'avi jà, du ouna vintanna d'an k'irè mariâ, liji d'aprindre a kognèthre che n'anhianna et tzouïvè bin dè li parlâ dè chè kampagnè dè brakonié.

On dzuè, Tiéno et Luvi ch'iran inmodâ dè grand matin, avui lou dzicliâ et Fino le bon tzin. Diâblio pringnè ! le Tiéno, in vijin na lèvra ke felavè pri don mochi dè tzou, akroutzè chon tzin et ou bè d'on momin Fino verivè le blian. On tan bon tzin ! Nouthre dou j'èmi n'an pâ j'ou le korâdzo dè continuâ et to trichto, chon révignè intche là. La féna di a chon Tiéno :

— Ma tiè ke t'â ? ti kapo kemin kokon ke la fi on krouye kou.

Rin, rin, ke li fâ Tiéno.

— Di le mè, di le mè, réprin la féna pekâye pè la kuriojitâ.

— Na, na, li fâ che n'omo, te ne châ rin tè vuerdâ, te le réderi.

— Le tè prometto, chu me n'ârma et ma bouna kuèthe.

— Et bin lé tiâ mon méliou èmi chti matin pri dou Bi Bou.

Kan la chu choche, la Merléta n'a pâ fi grantin ; kâr d'arâ apri irè, vè le no,[1] lè duvè man chu lè j'antzè, ke dejè a la Katri dè la farvâdze :

— N'alâdè pâ le rè dere, ma le nouthre chti matin la tiâ chon méliou èmi, le Luvi ou Brako. Ne mè parlâdè pâ dè hou brakonié !

La Katri chin va, rakontè to choche et demiara apri dou gendârme arouvâvan por arêtha Tiéno.

Pè bouneu, ou mimo momin, Luvi vigni trovâ che n'èmi. La Merléta li è jou po cha vergogne ; pindin on mè dè tin n'alâvè ou no tiè dè né. L'ari bin fè dè tigni cha linvua ou tzô.

Luvi dou Prâ d'amon.

[1] A la fontaine.

CORRESPONDANCE DE GUERRE

II

Communiquée par Jean-Louis Grapiet, sergent II/8

François Guignet, fus. inf. mont. R. 5, à Pervenche Dubois.

III

Choindez, le 2 janvier 1915.

Ma chère Pervenche,

TU auras reçu mes cartes. Je suis un peu tsarope[1] pour les lettres. Je te remercie infiniment pour le paquet. Oh ! tu peux être sûre qu'il m'a fait mille fois plus plaisir que leur tabac, leur chocolat, leur banquet, leurs discours et tout le fourbi. — La saucisse grillée était extra ; et les beugnets ...! La chopine de prune faisait un charmant effet dans le paysage. On la fifée avec Charles de la Mollie qui s'en reléchait les pottes. — Encore une fois, merci.

On a fait un peu la bombe à Sylvestre pour noyer le cafard. Hier, on s'est tous trouvés à Delémont pour manger la fondue. Ça nous faisait un drôle d'effet de passer le Nouvel-An comme ça ! Je me demande comment tu as fêté, toi ; sans tristesse ?

Aujourd'hui 2 janvier, crois-tu qu'ils nous ont laissé tranquilles ? Ah, non ! Grande manicle de régiment, avec une double ration de pas cadencé en rentrant, par devant le colonel Sautaureck, je sais pas encore son nom comme il faut.

Quellle vie ! A quand la fuite ?

Adieu Pervenche. Mes amitiés de cœur.

FRANÇOIS.

IV

Cima di Cugn (Tessin), le 12 août 1915.

Chère Pervenche,

Si tu nous voyais ganguillés sur cette carrière à 2000 m., tu crierais aux brigands, ma pauvre. Ça n'est pas la Tour de Gourze ! Ce coup-là, on est sûrs d'être de la montagne. Que de cailloux! et moins d'eau qu'aux Agittes ! T'y possible quel pays ! Des pierres et le ciel, le ciel et des pierres. Et on vit là comme des bêtes sauvages. Quelle invention que ces tentes ! Il y a à rire quand il pleut, et il faut venir par là pour voir pleuvoir. Toutes les nuits un orage à tout f... en bas. Il pleut autant sous la tente que dehors. Mon té, quelle vie ! Je ne t'en dirai pas davantage.

Je pense avoir congé dansquelques jours pour les regains. J'ai envoyé ma demande au syndic pour la signer. Je t'écrirai une carte quand je saurai de sûr.

Adieu Pervenche, à bientôt.

FRANÇOIS.

V

Magadino (Tessin), le... mars 1916

Chère petite,

Ça n'irait pas tant mal, si on n'avait pas un major qui nous fait faire du drill à la Guillame. Heureusement qu'il doit partir dans quelques jours pour commander des mitrailleurs. Il sera vite pleuré.

Joli pays, mais sale temps : ½ pied de ïaffe sur la route.

Je t'écrirai une carte de Locarno, si on peut y aller. On croise le lac en bateau à moteur. On verra ceux du 9 à Locarno. Ils ont plus de chance que nous, mais ils ont des officiers, je ne te dis que ça. Il paraît que Pique-miettes est nerveux extra. On se demande où ils vont nous charrier depuis là. Pas moyen qu'il nous fassent repasser le Nufenen pour rentrer en Suisse.

Gros baisers de ton

F.

[1] Paresseux, flemmard.

VI

Détachement du Simplon.

Naters, décembre 191

Ma chère Pervenche,

On est là pour attaquer et détruire le tr blindé qui doit sortir du tunnel du Simpl Grrosse affaire ! Tout est prêt pour le recevo mais comme on s'en fait tellement, je crois bi que s'il débouche un de ces quatre matins, arrivera à Lausanne sans que le poste, ni compagnie, ni le détachement en aient le mo dre signe.

Je ne veux pas dire te que Naters soit un be village. C'est un peu puant, surtout depuis milieu où c'est défendu d'aller. Surtout, t'en f pas Pervenche, on ne fera pas comme ce du 7 à Berthoud.

Nous serons bientôt démobilisés pour Nouvel-An. Préparez la fête en ordre.

A bientôt. Gros baisers de ton

F.

VII

La Chaux-de-Fonds, juin 1

Ma chère petite,

Ça, c'est le rêve. Vivent les Chaux-de-fonnie Ils ont eu une riche idée de faire grève p nous sortir des trous où on était. On la belle, seulement le poignon marche fort.

Heureusement qu'on part en congé de 10 jo après-demain. Je te parlerai en détail de Tschaux. On est bien tombés.

A mardi, chère petite ; mes bonnes amitiés.

F.

VIII

Chiêtres, juillet 1918

Ma chère,

Heureusement que je ne suis pas de la ba du Cid à Villeret. Crânus les fait suer là-b Toujours le même. Ici, on est bien tranquille poste de sous-off.

Il faut croire qu'ils en ont encrotté de l'arg à ces fortifications de Morat. Ce sera vite fa service. Pourvu que cette grippe ne nous vi pas.

Adieu, ma petite ; s'il reste une goutte d la bonbonne, tu sais ! c'est le meilleur a grippe.

Ton F. qui pense bien à to

IX

La grève générale.

Jens s/Bienne, nov. 191

Ma chère Pervenche,

On ne s'y reconnaît plus. Ce n'est plus le s vice de 1914, ça, mais une joyeuse an Les officiers ont tous tourné casaque, m crânus. On y va à la bonne franquette, sans dres ni commandements.

La dingue n'a pas encore ravagé dans le r ment, mais c'est le bolchévisme qui empoi la compagnie. Pique-miettes a voulu les em ter dimanche. Immédiatement, Soviet. Le p vre en pleure encore. Il n'a pas osé les en prendre lui-même et a envoyé un parlementa — Quel contraste !

On se réjouit quand même d'être à Aigle. parle d'être démobilisés samedi. Il paraît q y aura grande fête à Aigle.

Attendons avec bon espoir.

Bonne nuit, chère Pervenche, et à bientôt tout va bien, je pense que tu es toujours d cord pour nous fiancer de dimanche en huit de se mettre au chaud pour le Nouvel-An.

Ton petit F.

Tout à l'alambic. — M***, pharmacien, se putait vivement un soir avec sa femme, qui fi par éclater en sanglots.

— Tes pleurs ne me touchent pas, dit le ma je les ai analysés, ils ne contiennent qu'une t petite partie de phosphate de chaux et un p de chlorure de sodium. Tout le reste n'est q de l'eau. — G.